

DÉBAT/ SAMEDI 8 OCTOBRE 2005  
**REPRÉSENTER L'EXIL**  
**Rendre visible l'invisible**

*(Suite à un problème technique à l'enregistrement, seuls des extraits du débat sont retranscrits ici)*

**Intervenants**

**Jean-Louis Sagot Duvaux**, Compagnie Blonba)

**Ken Ndiaye**, Compagnie Théâtre Musical Possible)

**Bénédicte Liénart**, Réalisatrice du film « Pour vivre j'ai laissé »)

**Catherine Teule**, Secrétaire Générale de la Ligue des Droits de l'Homme, membre du bureau de l'ANAFE (Association Nationale d'Assistance aux Frontières pour les Etrangers)

**Débat animé par**

**Anne Quentin**, Journaliste

**Introduction**

**Anne Quentin**

Comment rendre compte de la réalité de l'exil sans la trahir ou, pire encore, la banaliser ? Comment représenter la mémoire de la souffrance des départs forcés ? Mais d'abord qu'est-ce que l'exil ? Dans nos représentations communes, il est attaché à des sentiments négatifs : solitude, aliénation, absence, isolement, perte d'identité, déracinement, nostalgie. L'exil laisse entendre comme un écart entre l'espace d'où l'on vient, idéalisé et celui, hostile où l'on arrive. Et si l'on y regarde de plus près -dans les représentations religieuses notamment- l'exil serait à la fois châtement divin (bannissement) et épreuve enrichissante (initiatique). On le voit le terme est ambigu, et il est aussi subjectif. Car si l'immigration est un concept juridique, historique et économique, l'exil, lui est un sentiment, une sensation, donc une subjectivité. L'exil est-il dans ce cas, intérieur, géographique, culturel ? Est-il mê par une absence du pays natal ? Une incompréhension de l'autre, l'accueillant ? Est-ce une impuissance à être ailleurs que sur son sol ? Ou un sentiment d'étrangeté en terre étrangère né d'une sublimation du pays d'intégration ?

Dans tous les cas l'exil renvoie à une division ou à une confrontation, qu'elle soit rêvée, intériorisée ou vécue. Et dans cette question de l'Autre comme territoire ou individu la symbolique de la représentation prend alors tout son sens puisqu'en représentant l'exil, il s'agirait en quelque sorte de représenter ce qui est en soi une représentation.

L'affaire est complexe et je compte sur nos invités présents à cette table pour nous éclairer ou tout au moins nourrir de leur point de vue cet « invisible » qui est le titre du débat.

**Intervention de Catherine Teule**

Je voudrais donner la parole à Catherine Teule, secrétaire Générale des Droits de l'Homme, membre du bureau de l'ANAFE et du secrétariat de la coordination française pour le droit d'asile. Vous avez travaillé avec le Gisti sur les conditions de détention des migrants à Malte en 2004

Avant de rentrer dans le sujet de la représentation artistique de l'exil, se pose le problème de la représentation tout court de l'exilé et donc de la personne en situation de déracinement. Quelles sont les personnes en condition d'immigration que vous voyez, vous ?

## **Catherine Teule**

Vous avez une façon très intéressante à représenter la question de l'exil qui est en partie en même temps la question de l'immigration

Ce que nous avons vu dans ce film, c'est très difficile de l'exprimer, mais en même temps cela montre la situation des personnes qui sont dans ces centres, qu'on appelle en Belgique des centres fermés, en France des centres de rétention ou zones d'attente suivant la situation dans laquelle se trouvent les étrangers sur le plan administratif, à Malte, ce sont des casernes qui sont transformées en des centres d'accueil, parfois même ce sont des tentes... Pour ces personnes-là ce qui aggrave leur sentiment d'exil c'est qu'ils sont là en suspension et qu'ils ne savent pas combien de temps cela va durer. Ils ne savent pas de quoi cet avenir sera fait. Cela ne fait qu'aggraver et rendre plus insupportable encore leur départ et de ce qu'ils ont le sentiment d'avoir laissé.

Qui sont ces migrants qui viennent aux frontières de l'Europe ?

Il y a deux grands types : il y a d'une part les demandeurs d'asile qui sont considérés comme des migrants un peu « chics », parce qu'ils ont fui en général pour des raisons politiques et puis il y a le migrant qui a quitté son pays pour chercher un travail ou pour rejoindre sa famille.

Il y a en Europe actuellement 5 millions et demi de migrants dits en situation irrégulière. Il faut savoir que les migrants en situation irrégulière dans les pays européens sont très rarement des personnes qui sont arrivées en forçant les frontières ; ils sont entrés avec un visa de demandeur d'asile... Ce sont nos législations qui font qu'ils se retrouvent à un moment donné en rupture avec le droit, car ils sont restés au-delà de la durée de validité du visa, ou bien ils avaient présenté une demande d'asile et ils ont attendu parfois plusieurs années pour s'entendre dire que leur demande d'asile est déboutée. Ils ont été bien obligés de vivre pendant ce temps-là, mais ils se retrouvent en situation irrégulière... Ce qu'on appelle d'une manière générique les sans-papiers c'est un amalgame, ce sont d'abord des personnes qui se sont confrontées à une législation de répression ou de fermeture...

Si on considère de plus en plus les demandeurs d'asile comme des migrants « chics », puisque légitimes à fuir leur pays et venir demander une protection, ils sont malgré tout traités comme de faux demandeurs d'asile, car on considère qu'ils ont fraudé pour essayer de rentrer sur le territoire.

## **Anne Quentin**

Est-ce que le paysage s'est durci partout de la même façon ?

## **Catherine Teule**

En Europe, c'est terrifiant. Il n'y a pas un seul étranger qui arrive sur le territoire maltais sans être immédiatement placé dans ces « casernes » transformées en centre d'accueil. Ils arrivent par vague et Malte, depuis quelque temps, essaye de les ré expulser vers la Libye, considérée depuis un an par les pays européens comme un « partenaire » dans la gestion du flux migratoire qui est tout à fait honorable et légitime ... Malte a une législation en matière d'immigration qui est assez terrifiante même s'il faut reconnaître que l'enfermement des migrants n'est pas strictement interdit dans les textes. En effet, il est dit, dans les directives européennes, que lorsqu'un gouvernement estime qu'il en va de sa sécurité, on peut pratiquer l'emprisonnement... Il en va ainsi en Autriche et aux Pays-bas où même des mineurs sont enfermés. En France, la situation est « moins pire », mais on a des zones d'attente avec des mineurs isolés, c'est-à-dire arrivés seuls sur le territoire et auxquels on conteste les liens des familles qu'ils expliquent avoir avec des personnes sur le territoire ... Au Royaume-Uni, la législation a été considérée comme assez large jusqu'au phénomène de Sangatte, où un certain nombre d'Afghans et de Kurdes essayaient de rejoindre le Royaume-Uni, en passant par la France. Compte tenu de la législation européenne, il existe un règlement « Dublin II » qui pose problème à l'Espagne, à l'Italie à Lampedusa, à Malte, parce qu'il est fait obligation au

pays par lequel arrive un étranger d'examiner son dossier et de décider de son sort, soit de l'accueillir et de lui donner un titre de séjour ou de l'expulser. Cela pose des problèmes aux pays frontaliers par lesquels les migrants arrivent comme l'Espagne et l'Italie, la législation suivant ces difficultés. L'Espagne essaye de passer un accord avec les Marocains pour que les mineurs qui se présentent aux frontières espagnoles soient renvoyés dans des centres gérés par le Maroc...

**Anne Quentin**

Quelle représentation ont-ils des pays dans lesquels ils arrivent ? Ont-ils une représentation réaliste ou fantasmée, au-delà des obligations de départ de la plupart d'entre eux ?

**Catherine Teule**

J'aimerais bien qu'on puisse dire qu'ils ont une représentation d'un pays qui va les accueillir, au moins pendant un temps, mais je crois qu'ils se heurtent là à quelque chose de trop terrible. Ils sont considérés comme des fraudeurs, des voleurs, des menteurs. Vous avez douze ans, vous venez d'Haïti, vous dites que votre mère vous attend au poste frontière et l'on vous réplique que ce n'est pas vrai. On vous fait passer un examen osseux qui conclue que compte tenu des indications données il y a tout lieu de considérer que vous n'avez pas douze ans que vous êtes majeur et serez traité comme tel. On doute très souvent du lien de parenté. Si jamais vous arrivez à rentrer sur le territoire, vous êtes dans une situation économique, sociale et administrative terrifiante : vous ne pouvez pas travailler légalement, vous n'arrivez pas à vous loger, vous avez l'angoisse d'aller faire renouveler votre titre de séjour à la Préfecture, donc vous vivez très mal. La carte de dix ans est de plus en plus rare... Une fois obtenu le statut de réfugié, là, peut-être qu'ils ont le sentiment qu'ils vont pouvoir vivre, mais pour la grande majorité, je ne suis pas très fière de l'image qu'on leur donne de notre pays...

**Anne Quentin**

Vous trouvez donc que la situation ne s'est pas arrangée... On a beaucoup d'images de gens fuyant leur pays dans cette enclave espagnole au Maroc et finalement on a l'impression que tout se passe dans une relative indifférence des gens qui accueillent. Est-ce un sentiment ou une réalité et pourquoi ce regard n'évolue-t-il pas, ou peut-être même s'aggrave-t-il ?

**Catherine Teule**

Je ne pense pas qu'il s'agisse d'indifférence. Je participe régulièrement à des débats et une des femmes d'une association m'a dit que lorsqu'il y avait un enfant dans un centre de rétention, elles protestent. Il y a un peu de compassion pour certaines situations, mais il y a aussi le discours politique qui accompagne ; on est en train de créer une espèce de hiérarchie entre les victimes, entre les gens qui connaissent des difficultés. Dans l'affaire des squats, de ces immeubles qui ont brûlé, tous les gens n'étaient pas en situation régulière, il faut le dire. Cela a posé le problème du logement social en France puisqu'on sait qu'il y a des Français qui n'arrivent pas à se loger parce qu'il y a une dégradation de la situation économique et sociale. Le grand risque c'est qu'on se retrouve avec un discours qui justifie, aux yeux de certains, par exemple, le refus d'accorder l'asile à des femmes maliennes qui viennent parce qu'elles risquent le mariage forcé ou l'excision dans leur pays, mais que la France considère que le Mali est un pays d'origine sûr. On oppose ces personnes à d'autres qui ont du mal, parce qu'ils sont au chômage, à se trouver un logement, à des gens qui ont des difficultés à élever leurs enfants. On a quand même 10 % de la population de la France en-dessous du seuil de pauvreté et ils pensent qu'avant de donner abri à des Maliennes, à ce Kurde, des Chinois, « je défends mes droits » et l'on est en train de faire s'opposer deux discours, deux populations sur la question des droits, ce qui est extrêmement dangereux. On en est tous conscients, il y a une montée de la xénophobie, j'en suis de plus en plus persuadée. D'autre part, cela conduit à une justification de revendications de certains groupes par rapport à d'autres et, à partir du moment où l'on est capable d'accepter que les droits des uns soient amputés pour préserver ses propres droits, cela veut dire qu'on accepte que dans d'autres pays il y ait une atteinte aux

droits et l'on n'est jamais garanti que ses propres droits ne seront pas à leur tour bafoués, ce qui veut dire qu'on est sur une pente extrêmement dangereuse.

### **Intervention de Jean-Louis Sagot-Duvouroux**

#### **Anne Quentin**

Je vais passer la parole à Jean-Louis Sagot-Duvouroux. Vous êtes philosophe, dramaturge, auteur de Bougouniéré invité à dîner, représenté en ce moment même, ici. Vous êtes aussi cofondateur d'une structure de création et d'action culturelle à Bamako, qui tente de jeter des passerelles entre une culture traditionnelle, le kotéba et le maana et une dramaturgie plus internationale.

Vous avez notamment publié chez Albin Michel, « On ne naît pas noir, on le devient » (2004). Vous y parlez de l'identité des enfants d'immigrés. Des jeunes qui ne sont donc pas des exilés, mais sans doute des enfants d'exilés. Est-ce que le fait d'être fils d'immigrés change leur rapport à leur identité et en quoi ?

#### **Jean-Louis Sagot-Duvouroux**

On vient de parler d'étranger. La France est un pays qui accueille chaque année un nombre d'étrangers plus important que sa propre population ; c'est un pays qui dépense énormément d'argent pour attirer les étrangers sur son territoire et tout le monde s'en félicite. Limoges doit être très contente de pouvoir remplir ses hôtels et faire visiter sa cathédrale par les étrangers... Quand on parle d'étranger, c'est un mot qui est très différent suivant qu'on est d'un côté ou de l'autre d'une certaine frontière, qui est la frontière Nord-sud qui s'est établie à l'occasion d'une guerre de cinq cents ans du monde occidental sur l'ensemble de la planète. Quand on parle d'étrangers, il y a deux sortes, de la même manière, quand on parle de Français, il y a aussi deux sortes ; le Français dont le visage signale qu'il a des origines familiales, de l'autre côté, n'est pas exactement Français celui dont le visage ne signale pas qu'il a des origines dans le monde occidental. Cela a une importance au niveau mondial, car cette frontière est très poreuse. Moi, je peux aller au Mali sans problème, mais si un Malien arrive au consulat de France en disant qu'il veut visiter Notre-dame de Paris, donnez-moi mon visa, il ne va pas l'obtenir comme ça... C'est la réalité de notre monde, et je crois que la question de l'exil est prise dans une série de contradictions phénoménales. D'un certain côté, les conditions que l'exil disparaissent à tout jamais de la société humaine.

Il se trouve que ma femme est Malienne, je travaille souvent au Mali et l'on se fait cette réflexion qu'il n'y a pas de dépaysement pour nous. Pourtant, on voit des situations inversées par rapport à l'exil, par exemple des gens se ruer vers la frontière du pays étranger. C'est quelque chose de tout à fait émouvant ça, quelqu'un qu'on prend dans son pays et auquel on dit « tu n'as plus droit d'être dans ce pays » et l'on voit, parmi nos enfants, des jeunes qui sont dans une situation telle que, quand ils nous parlent, ils nous disent qu'ils se sentent étrangers partout. Ils se sentent étrangers en France, alors que c'est leur pays, leur langue, leurs perspectives d'avenir, et ils se sentent également étrangers dans le pays de leurs parents, par exemple au Mali, parce que, quand ils arrivent, on leur manifeste qu'ils sont Français. Ce qui leur fait dire : « Je ne suis pas reconnu ici où j'ai ma vie et je suis bien différent de ceux de là-bas qui sont pourtant mes parents ». ça aussi c'est une situation nouvelle qui est un sentiment, une représentation de l'exil ; je crois qu'on est vraiment dans une situation nouvelle...

Au fond, si on gratte bien, en nous-même, malgré tout ce que vous avez dit avec beaucoup d'âme et de talent, on se dit bien qu'on ne peut quand même pas accueillir toute la misère du monde et qu'il faut quand même bien qu'il y ait une frontière. En même temps, aucun d'entre-vous ne peut dire soit maintenant soit demain, qu'il n'aura pas un jour un parent de l'autre côté de cette frontière. Quand on a de la famille de l'autre côté de la frontière, celle-ci n'est plus du tout une protection, elle devient un pur emmerdement ! Quand je veux faire venir mon beau-père, par exemple, je sais qu'il va se faire humilier au consulat de France, se lever à trois heures du matin etc. et je trouve ça insupportable...

On est devant un mouvement général de la question des frontières qui, à mon avis, repose la question de l'exil.

**Anne Quentin**

Cette situation d'immigration que l'on connaît, de resserrement aux frontières, vous avez l'air de dire qu'il n'y aurait plus d'exil puisque l'on vivrait dans un monde extrêmement élargi et pourtant est-ce à dire qu'il n'y a plus d'exil ou que cette sensation d'exil a changé de visage ?

**Jean-Louis Sagot-Duvouroux**

Je crois qu'il y a des conditions pour que l'exil disparaisse. Vous êtes dans un petit village du Mali, vous écoutez à la radio la coupe du monde, on l'écoute tous ensemble... Tout cela, ça a sauté, le sentiment qu'on est sur la même planète et que cette planète, c'est chez nous, ce sentiment-là s'est répandu partout. On voyage, on prend l'avion, loin n'existe plus, sur le plan géographique... Et puis vous avez toute une partie de la population mondiale à laquelle on dit « ce n'est pas pour vous »... Prenons le terme de tourisme équitable, c'est un terme formidable dans ce sens où l'on va aller découvrir la civilisation des autres, fini le colonialisme, fini le sentiment de supériorité, on va en Afrique, et, en plus, on va le faire de façon équitable. C'est-à-dire qu'on ne va aller dans des camps pour blancs, mais on va faire marcher le tourisme local. Mettez vous de l'autre côté : tourisme équitable pour un Malien, ça veut dire quoi ? Tourisme, pour eux, c'est interdit d'envisager que ça se fasse de l'autre côté, c'est à sens unique ! On est dans ces contradictions, dans cette possibilité ouverte par la mondialisation, disons-le simplement, notre planète est en train de se relier de mille fils d'informations, de familles, d'amour, de tout ce dont sont faites les relations humaines d'un côté et d'un autre côté une vieille malédiction de la conquête ce qui fait que pour une grande partie du globe, la frontière reste, c'est là que travaille Ben Laden, Georges Bush, et tout cela a remis en jeu cette question de l'exil qui coexiste néanmoins à ça.

Je prends le cas des femmes qui se marient par arrangement et qui arrivent ici sans avoir de prises sur leur biographie ; là je pense qu'on peut réellement parler d'exil ; elles se retrouvent sans l'avoir vraiment décidées, sans solution pour elle, dans un pays lointain et dans des conditions bien plus difficiles qu'elles ne l'avaient soupçonné. Là, un pouvoir social s'est exercé sur elles, les a éloignées de leur monde, et elles vivent une grande détresse.

Un autre aspect est la situation des sans-papier. Quand il arrive, il n'est pas forcément un exilé, il arrive légalement, mais une fois qu'il est sans-papier, impossible de retourner dans son pays, c'est la souricière. Là aussi on est dans un sentiment très dur d'être pris dans un piège, d'être dans une situation d'interdiction de revenir chez soi, ce qui est, une fois encore, au niveau des représentations, en énorme contradiction avec les possibilités techniques qu'offre notre monde d'aujourd'hui.

**Anne Quentin**

Je voudrais m'adresser au dramaturge, vous qui travaillez avec nos imaginaires, nos inconscients collectifs, cet exilé, que souvent on imagine si loin, est ce que vous avez l'impression que nos représentations à son égard ont changées ?

**Jean-Louis Sagot-Duvouroux**

Je crois que le monde occidental garde de manière très profonde une représentation qui entérine la position dominante. Quand je parle bambara, au Mali, on me félicite, mais quand M.N'Diaye, qui est à côté de moi, parle français, personne ne lui dit bravo !

Ma femme est Malienne, mon fils est métisse . Je peux me faire comprendre si je dis que mon fils est noir, on ne va pas me prendre pour un fou, mais si ma femme dit que son fils est blanc, ce qui est aussi légitime sur le plan biologique, on va penser « qu'est-ce qu'elle cherche ? » cette qualité est incompréhensible ! La trame de nos représentations est marquée par la domination blanche sur le monde. Comment va-t-on bouger cette affaire-là ?

La culture africaine est regardée par le monde blanc comme une curiosité... En général on n'aime pas trop qu'ils bougent, les ethnologues trouvent dommage que les Dogons

s'islamisent, mais pourtant les Gaulois se sont bien christianisés un jour ! Ce qu'on essaye de faire, nous, c'est de créer une situation différente : dans l'art, l'on se dit « je suis le centre du monde, c'est moi qui parle et donc je parle au monde ; je ne parle donc pas de l'Afrique, je vous parle de vous-même » ; c'est ça l'art, c'est ça le théâtre. Les gens se rassemblent et quelqu'un qui a eu la prétention de se mettre au centre de la conversation leur parle d'eux-mêmes et travaille leur façon d'être dans un être humain. C'est une façon de travailler cette question particulière de l'exil, quand on parle de l'exil entre le Nord et le Sud, une question qui structure notre rapport à tel point que souvent quand on a dit étranger, tout à l'heure, on oubliait les millions d'étrangers « bienvenus » qui viennent faire du tourisme... Bouger ça c'est commencer à construire ce monde dans lequel l'exil ne sera plus qu'un accident.

### **Anne Quentin**

Vous parlez du point de vue de celui qui peut être amené à des conditions d'exil, même si vous disiez que chacun, demain, peut être amené à l'être. Du point de vue de nos pays occidentaux, on a quand même le sentiment, quand on regarde, par exemple, les représentations théâtrales, qu'on oscille entre le cliché bon-enfant et une représentation un peu misérabilistes des choses. Partagez-vous ce point de vue, et, du point de vue de l'accueillant, il y a une manière de représenter peut-être plus fidèlement la réalité des migrants ?

### **Jean-Louis Sagot-Duvouroux**

Je ne veux choquer personne, mais la vie d'un sans papier, ce n'est pas la représentation qu'on en a, qui souvent ne fait que reproduire la stabilité d'un monde dominant/dominé, je crois que, si on veut comprendre aujourd'hui ce que c'est qu'un sans papier, il faut qu'on réfléchisse tous ensemble. On a tous dix-huit ans et l'on imagine que la moitié de cette salle est au Nord, découvre le monde, les charters pas chers pour voir comme le monde est beau, et l'autre moitié de la salle, qui ne doit surtout pas bouger mais rester tranquillement chez elle. Il n'y a pas besoin de crever de faim pour que cette partie-là réagisse et dise « vous me faites chier, mais c'est mon monde, et la frontière, je vais la passer quand même ». Il me semble que c'est la représentation la plus juste, même si je ne veux pas dire qu'il n'y a pas les questions économiques qui sont là aussi, mais un jeune homme instruit qui vient passer le mur Nord-Sud ce n'est pas d'abord parce qu'il n'a pas à manger, il ne vit pas dans un arbre, mais c'est tout simplement un jeune homme de ce monde...

Et je suis sûr que cette partie-là réfléchit à cela et les plus courageux d'entre eux vont tenter l'affaire. La question, je crois, elle plus profonde ; c'est « Qu'est-ce qu'on fait de notre monde ? Qu'est-ce qu'on fait de ceux de nos enfants qui sont noirs ou arabes et qui sont la France ? Comment on fait pour que nous représentions tous ensemble le monde potentiellement débarrassé de l'exil, monde qui est déjà là, qui est en train de traverser nos familles et nos vies ?

### **Intervention de Ken N'diaye**

#### **Anne Quentin**

Belle utopie, c'est peut-être la réalité de demain... En attendant je voudrais passer la parole à Ken Ndiaye. Vous travaillez en Belgique, pour la promotion des cultures du Sud et vous êtes comédien pour le Théâtre Musical Possible, on vous verra dans Atterrissage qui traite de la condition des clandestins à travers le fait divers dramatique de ces deux adolescents décédés en 1999, dans le train d'atterrissage d'un avion. L'un portait sur lui un message qui expliquait son geste insensé.

Ces enfants rêvent de l'Occident. Que croient-ils y trouver en Occident, ces jeunes ?

#### **Ken Ndiaye.**

C'est une question bien complexe...

Merci de m'avoir facilité la tâche j'ai entendu un discours qui est pour l'auditoire ici évidemment, mais je vais essayer de parler aussi pour mes frères qui sont là, car c'est un débat que nous avons annoncé dans cette pièce. Quand l'histoire est arrivée en Belgique les

ressortissants de l'Afrique Sub-saharienne, « les belgicains », comme on aime à s'appeler là-bas, on a commencé à réfléchir à cette histoire. Pourquoi finalement cette obsession pour l'Europe ? Pourquoi s'est développée une image absolument radicale de l'Europe auprès de la jeunesse africaine ; c'est un véritable problème.

Il y a deux préalables :

L'exil, j'essaye de le définir très largement comme étant ce sentiment traumatique qui fait souffrir d'être quelque part alors que notre souhait, plus ou moins révélé, voudrait qu'on soit ailleurs. Cela rejoint ensuite ces vocables liés à l'immigration, à la notion d'étranger, et là, on est dans quelque chose de difficile dans un débat comme celui-ci. C'est vrai, merci beaucoup, les Français ne me félicitent plus, je crois que je parle Français et je pense me faire comprendre relativement bien et, en Belgique, dès que je commence à parler Flamand, les Flamands m'applaudissent !

J'ai l'impression qu'au-delà de la notion même de langue, c'est la représentation que je me fais de moi et que je crois que l'autre se fait de moi, ce sentiment est terrible et que c'est parfois ma notion d'être humain qui est remise en question et c'est là où l'exil commence à poser toutes ces questions-là. Pourquoi doit-on quitter l'Afrique ? C'est vrai, je pense qu'une perspective historique serait intéressante, il y a des endroits en Afrique où l'on dit « un homme ne doit pas mourir dans son lit », c'est-à-dire vous êtes appelé à découvrir le monde, à voyager, vous instruire. C'est une notion qui a commandé toute une série de mouvements ondulatoires, d'exils plus ou moins volontaires d'ailleurs, mais malheureusement l'histoire, telle qu'elle se déroule actuellement, nous échappe parce qu'elle est n'est plus à l'échelle humaine, on part et l'on ne revient plus. Je disais, tout à l'heure, à table, que la majorité des immigrés que je voyais partir partaient avec un sentiment d'aller chercher quelque chose. Il y a eu des phases successives, évidemment. Pour la première génération de migrants, c'était d'aller chercher le savoir, tout simplement. Si on prend le cas de la Belgique et même de la France, ce sont des étudiants, des gens qui sont allés s'installer pour revenir ensuite au pays et y faire des choses. La vague suivante est allée chercher un peu de moyens matériels pour soulager un peu ou réaliser des choses au pays. Ce sont tous ces projets, qui ont échoué, qui ont petit à petit exacerbé ce sentiment d'exil. Quand on réfléchit à pourquoi ces jeunes se mettent comme ça dans un train d'atterrissage, c'est vrai qu'il y a de l'inconscience, telle qu'on peut l'avoir à ces âges-là, car à quatorze ans la mort n'est pas faite pour nous, mais quand même comment est-ce qu'on peut arriver à ça ? Il y a des images absolument terrifiantes de gens qui se blessent qui se lassèrent le corps, le visage et qui vont essayer jusqu'au moment où ça passe, qui disent ouf, je suis arrivé, même si je suis complètement amoché, mais finalement, je suis arrivé où ? Le problème fondamental, et c'est là où nous avons une responsabilité colossale, je dis, nous, qui avons tenté l'aventure et qui l'avons réussie, c'est qu'ils sont arrivés dans les conditions dans lesquelles on vit, qui sont celles d'une stigmatisation perpétuelle, une inadéquation entre les fantasmes et la réalité que l'on vit, c'est cette espèce d'inadéquation absolue qui se révèle tous les jours entre ce qu'on a risqué, désiré, fantasmé, et ce qu'on est devenu, c'est ça nos interrogations évidemment dans cette pièce qui est Atterrissage.

### **Anne Quentin**

En plus d'être comédien, vous travaillez par ailleurs, au Nord, sur la promotion des cultures du Sud. En quoi consiste ce travail ?

### **Ken N'diaye**

Je vais faire un petit cours de géographie sur la petite Belgique-là... J'habite à Bruxelles où il y a un quartier étiqueté africain, quartier qui s'appelle « quartier de la porte de Namur » officiellement, mais que nous avons « conquis » et qu'on nomme « Madongué ».

Techniquement, il n'y a que 2 % d'Africains qui vivent dans ce quartier, voyez bien qu'il n'y a pas de quoi pavoiser... Mais, culturellement, on a essayé d'imposer une visibilité, de faire

en sorte qu'il y ait une présence qui soit acceptée et acceptable d'autant plus que c'est un quartier où il y a une portée symbolique, puisque je suis installé à une frontière où il y a toutes les institutions européennes et en même temps une tradition dite africaine. Je crois que c'est dans ce quartier qu'il y a la plus forte concentration de la communauté congolaise. La Belgique est un pays qui a fermé pendant très longtemps ses portes à l'arrivée de subsahariens jusqu'en 1958, c'était une situation tragique et puis les gens ont commencé à arriver. Il y a eu quelques boîtes qui ont ouvert dans ce quartier, pour mettre l'ambiance, il y a aussi des magasins dits « ethniques », on essaye de garder cet ancrage-là... Notre travail consiste à maintenir cette présence, même si elle n'est pas massive en termes de statistique, mais qu'elle soit de qualité dans ce contexte urbain.

**Anne Quentin**

Est-ce une action politique, sociologique ?

**Ken N'diaye**

Elle est politique bien sûr, au sens de la cité. Je veux dire par là que la politique en Belgique est très éclatée, entre les Wallons, les Flamands, les régions, les communes... À la veille des campagnes électorales, j'abrite une réunion tous les jours en rapport avec notre présence en Belgique... Cette conception du Nord et du Sud, je ne sais pas d'où ça vient cette histoire-là, mais c'est une conception extrêmement dévalorisante ; le Sud, ce n'est pas que le soleil et des gens qui ont le sourire même s'ils sont faméliques, le Sud ce sont des dynamiques.

**Anne Quentin**

Partagez-vous le point de vue de Jean-Louis Duvouroux, que l'exil, c'est une notion qui n'existe plus, en tout cas au point de vue symbolique ?

**Ken N'diaye**

J'ai du mal parfois à me ressentir comme un être exilé. Il a raison ; j'ai eu quelques chances de passer à travers les mailles, mais les règles, on y arrive... J'ai envie de croire que la notion d'exil peut parfois ressurgir à un moment d'isolement, de stigmatisation. Par exemple, quand je voyage, que je vais en Tunisie, avec mon passeport belge et que je fais juste une escale en Suisse, je suis le seul qu'on arrête ! Ce n'est pas possible de ne pas se sentir un peu crispé ! à ce moment-là, la notion d'exilé ressurgit en moi.

**Anne Quentin**

Vous disiez qu'œuvrer pour les cultures Nord Sud restait un combat politique ; est-ce que cela veut dire que la représentation de cette thématique de l'exil reste du domaine du théâtre engagé ? Pourrait-on imaginer d'autres représentations par rapport à l'immigration ?

**Ken N'diaye**

Quand on doit partir ; cette violence –là est équivalente à celle d'une personne qui prend la parole sur la place publique... Parfois on est dans des équivalences en termes de violence... Théâtre engagé... Rien ne va là-bas ; il existe certainement un monde où les choses vont bien est ce que rien en va ici car nous sommes les acteurs de cette situation qui ne va pas ? .....Je dis cela car le milieu artistique en Afrique, il y a un potentiel de communication massive... Il y a là un devoir à complexifier le discours, ne pas seulement envisager les choses sous la forme... J'ai la chance d'être en France et de tenir ce discours.....

### **Intervention de Bénédicte Liénard**

**Anne Quentin**

Bénédicte Liénard, je vous présentais comme étant à l'origine du film que nous avons vu « Pour vivre, j'ai laissé » ... Vous faites partie d'un groupe de cinéastes qui s'appelle GSARA. Avant de nous raconter la manière dont cette aventure s'est déroulée, est-ce que vous pouvez nous présenter ce groupe ?

### **Bénédicte Liénard**

Je ne fais pas partie d'un groupe... Je compose mes groupes suivant les situations. Il faut savoir qu'en Belgique il y a un foisonnement d'associations et qu'on est comme cela plein de petits groupes à avoir un peu d'argent... Il y a une association qui s'appelle Présence Action Culturelle qui avait reçu des sous pour faire une campagne sur la question des réfugiés et qui voulait faire un film de sensibilisation. Elle a fait appel au GSARA, qui est un atelier de production ; c'est eux qui m'ont appelé pour que je réalise un film sur cette problématique. Après un long travail avec des femmes en prison, je suis partie à Sangatte, lorsque la fermeture du camp a été annoncée, et j'ai partagé des moments de vie où je n'ai pas trouvé ma place de cinéaste, car c'était un territoire très mouvant qui n'était pas le mien. Je suis rentrée à Bruxelles et j'habite à côté d'un centre pour réfugiés, centre ouvert qui accueille neuf-cent personnes qui restent là pendant toute la durée de la procédure, ce qui veut dire parfois très longtemps, voire cinq années... J'ai installé une forme hebdomadaire de rencontres dans ce centre, plutôt avec les femmes, en me disant que si je travaille d'abord avec les hommes, les femmes ne viendraient peut-être pas. J'ai dit que je ne pouvais pas faire un film « sur », car je suis fatiguée de ce point de vue dominant, de cette hiérarchie du regard, mais j'ai demandé l'argent et j'ai garanti la bonne fin pour fabriquer un objet de cinéma autrement. Je me suis entourée de deux cinéastes. Avec cette détermination-là, on a commencé ce film. Les gens me connaissaient comme une voisine. On a dit qu'on ne voulait pas faire un film sur eux, car ils avaient des choses à dire au monde et avec les caméras nous allons porter cette chose à dire au monde. On a vécu cela pendant trois semaines, un travail avec beaucoup de discussions, de contradictions, avec l'acte de cinéma avec lequel je suis très exigeante. Ce sont des points de rencontre, et c'est la création qui fait la rencontre.

### **Anne Quentin**

Cela c'est-il fait de manière collective de bout en bout, jusqu'au montage ?

### **Bénédicte Liénard**

Le montage s'est fait en présence de tout le groupe ; ils proposaient et la mise en langage est quelque chose que je pratique depuis vingt ans. J'ai proposé un stage ..... À partir du moment où l'on quitte cette écriture du dominant sur le dominé, et qu'on cherche d'autres .....

### **Anne**

Si vous aviez fait ce film seule quelle différence ... y-a-t-il eu un grand écart de regard ?

### **Bénédicte**

L'intime. Ce n'est pas un discours produit sur le réel, ce n'est pas une analyse du réel, chacun s'est approprié la caméra dans ce qu'il a de plus intime ; ils sont tous à un moment de leur histoire où le temps de la famille a disparu, il nous livre leur histoire ..... J'ai été traversé par leur histoire ; j'ai été bouleversé dans la capacité qu'a chacun de traduire les faces invisibles ; ils traduisent leurs douleurs ou leur besoin de vivre.....

### **Jean-Louis**

Je pense que par rapport à l'exil, on voit qu'il y a des possibilités que ça s'arrête. Par contre pour la même raison, je n'ai jamais senti qu'il y avait autant d'exil qu'aujourd'hui. On voit que cette frontière est traversée, mais comme elle se hérissé en même temps, elle produit l'exil au même moment .....

### **Anne**

Brigitte Lexier, vous avez une association qui travaille sur l'image avec des jeunes qui viennent de pays très différents et peut-être ont-ils un regard très différent sur ce film-là ?

### **Brigitte Lexier**

... Je viens du documentaire et de rencontres en rencontres, j'ai découvert, j'ai eu envie de transmettre ... on a créé des ateliers ensemble et l'on s'intéresse à des thèmes, comme celui de l'immigration, mais pas forcément avec des gens issus de l'immigration. Notre groupe est

très mixte et ce qui nous relie c'est de faire des choses ensemble au sein de cette association... J'ai eu cette idée de mettre en place un atelier... Cela m'intéressait beaucoup de voir ce film-là... Ce qui m'intéresse c'est de monter des projets. Ce film, je l'ai vu trois fois et il m'a beaucoup touché, même si ce sont des choses qui a priori ne me concernent pas, car je suis Française, mes racines sont ici ; là il y a quelque chose qui fonctionne, il y a un engagement et l'on se sent concerné dedans. On ne cherche même pas à nous convaincre.....

Abdélatif, par exemple, il avait envie de créer un film en tant qu'auteur. Il a fait un film sur le fait d'être sans rien et sans papier, un film intime, personnel.

#### **Abdélatif**

...J'ai filmé des pas, des fragments avec une voix off, j'ai interviewé des sans-papier...

.....

#### **Caroline**

C'est la deuxième fois que je vois ce film, que je trouve très politique, chargé de symboles.

C'est très beau, il y a un regard positif, alors que le sujet est quand même très délicat...

#### **Catherine Teule**

Je pense qu'il est très important qu'il y ait des films de cette facture..... Dans les débats qui portent sur ce thème-là, on se retrouve avec deux types de discours, à chaque fois avec des dénonciations, des démonstrations, des revendications ; cela veut dire que c'est la confrontation de deux discours ; or, si on veut arriver à dépasser cela, à progresser pour comprendre comment vivent les personnes exilées..... Cette volonté de se déplacer... Simplement, nous, pays européens, nous devons reporter nos frontières à l'extérieur, ce qui veut dire que nous empêchons les autres de sortir. Un film comme celui que l'on vient de voir permet d'entendre, de comprendre autre chose. Peut-être que l'on pourrait ainsi éviter le clivage... J'ai entendu un terme ce matin sur France inter où ils parlaient de mouvement « d'invasion » ! En plus, ils le disaient gentiment ! C'est encore pire. Cette expression que vous cherchez à produire me paraît très importante...

### **DÉBAT**

#### **Un étudiant en lettre**

Autour de la table, je vois un exilé, une femme blanche, une femme belge, une spécialiste de la question de l'exil, en tant que journaliste, et notre ami biculturel, Franco-malien, et qui me donne l'impression de réussir son exil.....

L'exilé, comme vous l'avez dit, est considéré comme un imposteur par les autorités censées l'accueillir ; une fois qu'il est admis, il n'est pas intégré et il n'est pas considéré de manière sincère et les politiques ne sont pas mises en place de façon volontariste pour lui permettre d'exister en tant qu'exilé. Il s'agit de la question de l'identité de l'exilé... ..l'exilé qui a du mal à assumer son statut d'exilé, le nie même, car il cherche à donner l'impression de s'intégrer..... Comme moi, je me sens comme un Français, depuis des années que je suis là. Moi, j'ai traversé plusieurs phases depuis que je suis arrivé ici, à l'âge de dix-sept ans. J'ai été étudiant, sans papier, immigré officiel, puis à nouveau avec un statut administratif illégal. je suis exilé comme un touriste ou un homme d'affaire, qui, eux, sont acceptés, alors que l'exilé quitte le territoire d'origine puis, après, lui-même ne sait plus trop qui il est. Une fois qu'il est là, on ne lui laisse pas sa place et lui ne cherche pas trop à la prendre et j'ai l'impression qu'il tombe alors dans une forme de schizophrénie. Pourtant beaucoup de principes connus codifient l'exil et l'acceptent ; alors, pourquoi aujourd'hui ce refus de la part de l'institution ?

Qu'est-ce qui a amené l'exilé à ce sentiment de négation de lui-même ?.....

Pour terminer, je compare l'exilé à un facteur... Il échange, il part, il revient, et après la journée, il a gagné sa vie et rentre à la maison et il partage avec les siens..... Autour de la

table, tout le monde n'est pas représentatif des exilés, mais vous avez le mérite et le courage d'être là...

### **Bénédicte Liénard**

Merci, moi aussi ; je viens de comprendre pourquoi je me sens si bien avec tous ces gens, c'est que moi aussi je vis ma vie comme un facteur !

### **Ken N'diaye**

..... Il y a des glissements sémantiques qui s'opèrent assez vite, et c'est vrai qu'on est en train d'abandonner le vocable très chargé d'immigré au profit de celui d'exilé, de mettre des équivalences... Il faudrait être prudent... Je veux garder les dimensions de contraintes à la notion d'exilé, contraintes extérieures, quelque chose de la violence exercée sur soi..... Peut-être éviter de faire des équivalences absolues entre exilé et immigré ; il a commencé à définir les catégories..... Quelqu'un m'a demandé dernièrement comment on disait « étranger » en wolof, or la notion d'étranger est plutôt perçue de manière positive, le terme est gan : c'est l'étranger, mais c'est l'autre aussi. Je n'ai donc pas de perception négative par rapport à l'europpéen, si j'entends que ce sont des étrangers dans le pays, j'entends parallèlement ce sont des autres... Il y a donc nécessité à bien circonscrire le propos.

### **Karim**

Je suis le porte-parole du collectif sans-papier de Limoges. Parlant de l'immigration, il faut savoir..... Une fois qu'on est là, on a un lien avec cette France-là..... L'Afrique, vous parlez du Nord et du Sud ; or en Afrique Sud-saharienne même il y a le sud et le nord, c'est le cas du Gabon. Un Gabonais n'a pas le même statut qu'un Guinéen en France, car il vient d'un pays qui est potentiellement riche. On pourrait dire qu'il y a l'immigration occasionnée par nos chefs et les chefs occidentaux. Je sais ce que je dis. Imaginez-vous, quand les présidents restent vingt-cinq ans au pouvoir..... Ce qui vient de se passer au Togo, celui qui a dirigé le pays pendant trente-huit ans..... On leur dit, vous êtes des étrangers, ils ne connaissent pas... Qui soutiennent nos présidents ? La fortune de Mobutu, elle est où ? Et qui souffre ? ce sont les populations. Qui soutient ? On ne sait pas. Vraiment, l'immigration, il faut en connaître la cause pour dire ce mot. Ce n'est pas quelque chose qui est facile à définir. Nous qui sommes là, on n'a pas voulu qu'on soit là ; le monde, c'est le monde. Pour ceux qui croient, on dit que c'est Dieu qui a créé le monde..... Vivons ensemble et vivons en paix, le monde ne nous est donné que pour un temps. Sans papier, nos mains sont coupées. Pourquoi ? ..... Notre vie est très restreinte ; pour ceux qui vivent avec des enfants... L'accueil que j'ai reçu à Limoges, c'est comme nulle part ailleurs ; cela fait quatorze ans que je suis en France, mais je remercie infiniment les gens de Limoges...

*Applaudissements...*

.....  
La Guinée fait partie des Mandingues, cela rassemble toute l'Afrique de l'Ouest... Cela fait six ans que je suis en France et personne ne sait la souffrance que j'ai traversée ; Limoges est un petit port qui a sauvé ma vie. On dit réfugié politique, réfugié économique, mais dans ce monde tout est une affaire économique..... Depuis, un siècle, quand on parle d'Afrique, on parle d'Afrique de France..... Quand j'arrive en France, on me dit que je suis immigré.....

### **Un monsieur Africain**

Est-ce qu'on peut imaginer qu'un jour, il n'y ait plus de frontière du tout ? Qu'est-ce qui arriverait à court et à long terme de cette notion d'exilé ?

### **Catherine Teule**

On peut imaginer qu'à long terme, on se sentirait tous partout chez nous, on se sentirait bien... Le problème des étrangers, des immigrés, des exilés, c'est vrai qu'on a un peu mélangé les choses tout à l'heure. Quand je parlais des étrangers, c'était des immigrés tels qu'on les envisage et plus précisément ceux qui sont dits irréguliers, c'est-à-dire les

clandestins, c'est-à-dire des terroristes, soyons clairs... J'espère que ceux qui ont l'âge de mes petits-enfants verront un monde meilleur. En attendant, dans l'Union européenne, qu'est-ce qu'on a fait ? On a décidé qu'on avait un espace sans frontière intérieure, une liberté de circulation, c'est fabuleux ! C'est un des rares endroits où l'on a une liberté qui soit proclamée pour la circulation des hommes, des marchandises des services et des capitaux. Mais cela veut dire qu'il ne faut surtout pas que ceux qui ne sont pas de l'UE y rentrent, et c'est pour cela qu'on a fermé les frontières. Il y a des gens qui tentent quand même de passer, car leur vie étant pourrie, autant tenter sa chance en allant de l'autre côté. Pour éviter ce passage aux frontières, des accords de partenariat ont été passés avec les pays euro-méditerranéens, avec aide au développement, coopération, à condition que ces pays acceptent que nous les aidions à développer leur politique de contrôle des frontières. Le premier accord a été passé avec Kadhafi, qui a accepté sous condition qu'il y ait des armes... Donc on a passé un très gros marché...

On est dans cette confusion...

### **Jean-louis Sagot Duvaux**

Je crois qu'il faut toujours regarder ce qui est en germe. Cette salle-là, elle était impensable, il y a cinquante ans. Mon mariage dans une famille musulmane, avec la présence de mes parents qui sont de la bonne bourgeoisie française, c'était impensable, il y a cinquante ans. Ma mère me dit qu'elle n'a jamais parlé jusqu'à ses quinze ans des Allemands que sous le nom de Boches. Aujourd'hui, ce sont nos frères, et ça, c'est fantastique. Il y a vingt ans, il n'y avait pas de visa entre le Mali et la France et pourtant la différence entre richesse et pauvreté était puissant. Je ne suis pas sûr que le monde n'aille pas vers une catastrophe terrible, mais je suis sûr que déjà c'est possible, il y a mille signes qui montrent que c'est possible, que ça aille ailleurs. Nos pays peuvent se fasciser justement sur ces questions, mais déjà nous faisons l'expérience qu'un autre monde est possible, et ce n'est pas de l'utopie. Appuyons-nous sur cette expérience, nous sommes des forces, il y a des dizaines de milliers de familles qui ont des parents de l'autre côté de la frontière et pour qui cette frontière est un emmerdement. Cette force-là, il faut la mettre en jeu politiquement.